

La déraison de l'économie

Author : Jean-Pierre Dupuy

Categories : [Eco](#)

Date : 25 avril 2012

Lorsque les deux économistes nobélisés cette année ont déclaré que la crise actuelle ne remettait pas en cause la pertinence de la théorie économique, et que le grand coupable était l'impuissance du politique, mon sang n'a fait qu'un tour. Certes, les politiques ne peuvent rien faire mais n'est-ce pas parce qu'ils sont des sous-économistes, incapables de se déprendre des rets de l'idéologie économique ? Les économistes, c'est comme ces narcissistes pervers qui accusent leur proie de les victimiser.

L'économie prétend au statut de science. Si c'est une science, alors elle est visiblement fausse. Forte de son étymologie (la gestion rationnelle des choses de la maison) elle se présente sous les atours de la raison calculatrice appliquée aux affaires humaines. Ce serait la discipline de la mesure (« faire des économies »). Or l'économie réalisée, c'est tout le contraire. C'est la démesure, la fuite en avant dans le toujours-plus, aveugle aux dégâts qu'elle accumule dans sa course éperdue.

Les plus grands économistes de tous les temps ont compris que le moteur de l'économie capitaliste était le déchaînement des désirs et des passions. Ne prétend-elle pas reposer sur la concurrence ? Comment pourrait-il y avoir concurrence s'il n'y avait pas rivalité et comment pourrait-il y avoir rivalité s'il n'y avait pas du désir fouetté par la rivalité ? Ils ont aussi saisi que la raison n'excluait pas les passions mais au contraire se nourrissait d'elles.

Qu'est-ce, selon Adam Smith, que le motif économique, cette prétendue manifestation de l'égoïsme rationnel, sinon de rechercher à attirer sur nous le regard d'autrui, où se mêlent l'admiration et l'envie, en devenant riche ? Or, de ce regard, on n'a jamais assez. Comment, en situation d'incertitude radicale sur l'évolution d'un marché, se comporter plus rationnellement, demande Keynes, qu'en imitant les autres ? Ils savent peut-être des choses que je ne sais pas. Mais imiter les autres, c'est entrer avec eux dans un type de relations qui peut aisément devenir pathologique, où l'orgueil se mêle à la soumission. Le tout venant des économistes n'a rien retenu de ces leçons et continue de présenter l'homme ou la femme économique comme sujet quasi solipsiste. La fausseté de la théorie économique n'est pas due à un manque de sérieux ou de scientificité des économistes. Elle a un effet, sinon une fonction : elle dissimule la part énorme que jouent les autres dans nos décisions. L'individualisme est un mensonge, mais pas n'importe quel mensonge. C'est une immense comédie que la société économique se joue à elle-même et la théorie économique se fait la complice de cette mauvaise foi collective. Si elle est une science fausse, c'est plus sa naïveté que son manque de sérieux qui en est la cause.

Ceux qui expliquent la crise actuelle par la « cupidité » des agents financiers ne pensent pas plus loin que le bout de leur nez. Les traders n'étaient pas cupides avant 2008 ? La philosophie de l'économie a toujours voulu que le bien collectif émerge du déchaînement des « vices privés » (Mandeville). Quelques grands patrons humanistes voudraient rendre les agents économiques vertueux comme on castré chimiquement un obsédé sexuel. C'est prendre le problème par le mauvais bout.

Il faut d'abord comprendre le type de rationalité que l'économie a inventé et pourquoi, aujourd'hui dérégulé, il confine à la folie. Le capitalisme fonctionne en se projetant vers un avenir qu'il doit imaginer ouvert, sans borne – d'où la sacralisation de la croissance – et en se laissant tracter par lui. C'est ce qu'on appelle un « bootstrap », en référence aux exploits du baron de Münchhausen qui savait, dit-on, s'extirper d'un marais en tirant sur les lanières de ses bottes. Or la question que posent les écologistes et les « catastrophistes » commence à faire son chemin dans l'esprit – ou les tripes – des principaux acteurs de l'économie : quel sens cela a-t-il de vouloir toujours croître ? Et d'abord, est-ce seulement matériellement possible ? Un capitalisme qui commence à imaginer qu'il pourrait mourir est, en un sens, déjà mort. La croissance, que l'on a d'abord désirée parce qu'elle devait apporter le bonheur, puis garantir l'emploi, est devenue indispensable pour éponger nos dettes par rapport aux générations futures. La crise actuelle est avant tout une crise du rapport à l'avenir.